

La genèse d'un roman

PAR CONNIE PALMEN

15

Traduit du néerlandais par David Goldberg.

Après les explications du Prince régna un silence solennel. Thomas avait détourné le visage, fixant d'un air revêche la circulation sur l'Elandsgracht, ou du moins faisant semblant. Les femmes, une main devant la bouche, suivaient du regard les impénétrables verres de lunettes du Prince.

À l'insu de tous, dans la demi-heure qui venait de s'écouler avaient été formulées les questions et les hypothèses qui allaient m'occuper toute l'année suivante. Je me revois, assise sur le bord de ma chaise, ne voulant surtout pas rater un seul mot de ce qui se disait. Je me souviens aussi d'avoir écouté durant tout le temps d'une manière que je connais: comme s'il y avait un magnétophone dans ma tête qui enregistrait chaque mot. Dans ces cas-là, il se passe encore autre chose - quelque chose qui doit avoir trait à l'écriture, j'imagine. Si la conversation dont j'avais été le témoin cet après-midi-là était la matière, ce dont il s'agissait vraiment était d'un autre ordre.

«Quelqu'un veut encore une tasse de café, ou alors quelque chose de plus fort?» demandai-je, coupant court au silence.

Ils s'arrachèrent à leur immobilité recueillie en croisant les jambes, en ôtant leur main de devant leur bouche ou, pour Thomas, en ramenant son regard sur la table. Tout le monde bougea, sauf le Prince.

«Très volontiers. Tu prends aussi quelque chose, Thomas? C'est encore les vacances, nous avons le temps», fit Mica. Elle examina sa montre. «Bon, bientôt cinq heures, je peux prendre un peu de vin blanc.

- Excellente idée, la même chose pour moi, fit Jacoba.

- Une bière, alors, grogna Thomas.

- Merveilleux, du vin blanc...» fit le Prince, sortant enfin de son immobilité en se redressant sur sa chaise. Le ton de sa voix avait changé depuis le récit qu'il nous avait servi avec conviction. S'y était glissée une note de chagrin, ou de honte ou de culpabilité.

J'entrai à l'intérieur du «café brun» et transmis la commande. Il y avait une grande horloge ronde au-dessus du comptoir. En fait, il était trois heures moins cinq.

«Le Prince, en terrasse, fit le barman, très pro. Je vous apporte ça.»

Le passage du café sombre à la lumière du jour me fit mal aux yeux. Le soleil

apparaissait au coin des toits des immeubles de l'Elandsgracht et les premiers rayons atteignaient la terrasse. M'étant attendue à revenir au bout d'un quart d'heure dans ma maison claquemurée, j'avais négligé d'emporter mes lunettes de soleil. Ce que je regrettais à présent. J'aspirais à rester aussi longtemps que possible en compagnie de cette histoire.

La genèse d'un roman est quelque chose d'étrange. Tout commence avec une idée, mais c'est quoi, au juste, une idée? Quelque chose d'insaisissable, pas quelque chose que l'on *sait*, tout au plus un soupçon. Le savoir découle des liens que l'on établit entre des faits qui n'en ont apparemment aucun; mais comment trouve-t-on les faits en question? Je tends l'oreille quand on me raconte une histoire de meurtre ou de suicide, mais le récit d'un meurtre ne fait pas un roman. Une seule donnée, une seule idée ne fait pas un roman. Tandis que j'étais assise à la terrasse, les idées fusaient telles des propositions isolées, et ce qui les reliait se dévoilerait à travers un roman. Dont la logique interne dirait à l'écrivain s'il a raison ou non. À chaque page. Le roman impose sa propre vérité. Même s'il n'y a pas un seul mot qui ne soit inventé, un bon roman ne saurait mentir.

Extrait de *Lucifer*, traduit du néerlandais par David Goldberg, éditions Actes Sud, Arles, 2011, pp. 25-27.